



Bulletin de l'association de géographes français

Géographies

97-1/2 | 2020
1920-2020 : Centenaire de l'Association de
Géographes Français

La culture à travers 100 ans de géographie

Culture throughout 100 years of geography

Paul Claval



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/bagf/6447>

DOI : 10.4000/bagf.6447

ISSN : 2275-5195

Éditeur

Association AGF

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2020

Pagination : 94-107

ISSN : 0004-5322

Référence électronique

Paul Claval, « La culture à travers 100 ans de géographie », *Bulletin de l'association de géographes français* [En ligne], 97-1/2 | 2020, mis en ligne le 15 juin 2021, consulté le 17 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/bagf/6447> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/bagf.6447>

Bulletin de l'association de géographes français

La culture à travers 100 ans de géographie

(CULTURE THROUGHOUT 100 YEARS OF GEOGRAPHY)

Paul CLAVAL*

RÉSUMÉ – La géographie culturelle constitue dès le départ une composante fondamentale de la géographie humaine : s'attachant à mesurer l'influence de l'environnement sur le destin de l'humanité, elle fait du genre de vie son objet essentiel, mais ne l'appréhende qu'à travers ses manifestations matérielles, ce qui limite son champ. Une première lignée de recherche se suit ainsi de Vidal de la Blache à Brunhes, Deffontaines, Gourou, de Planhol et Braudel. Le tournant culturel qui se dessine alentours de 1970 voit dans la culture l'ADN de la vie sociale, montre l'influence des modes de communication et de mémorisation sur les formes qu'elle revêt, s'attache aux imaginaires qu'elle nourrit, à ceux en particulier qui lui donnent une dimension normative et met en évidence les mécanismes sociaux qu'elle génère. Il remodèle l'ensemble de la discipline et éclaire les problèmes du monde contemporain.

Mots-clés : Géographie humaine – Approche culturelle – Genre de vie – Paysage – Techniques sociales – Culture et civilisation – Imaginaire – Communication

ABSTRACT – Cultural geography was, from the start, a fundamental component of human geography: trying to evaluate the influence of environment on human destiny, it focused on ways of life, but seized them only through their material dimensions; as a result, its scope remained limited. A first orientation of research developed in this way from Vidal de la Blache to Braudel through Brunhes, Deffontaines, Gourou and de Planhol. Starting in the early seventies, the cultural turn conceived culture as the DNA of social life, analyzed the influence of modes of communication and memorization on its forms, studied the imaginaries it gave birth to - those more peculiarly that gave it a normative dimension - and stressed the social mechanisms it created. It reshaped the whole discipline and explained the problems of our world.

Key words: Human geography – Cultural approach – Way of life – Landscape – Social techniques – Culture and civilization – Imaginary – Communication

La culture est dès l'origine présente dans la géographie humaine puisqu'à ses débuts, celle-ci vise à mesurer la part de la nature - et corrélativement celle de l'initiative humaine - dans les environnements que façonnent les hommes. Elle est en même temps bridée par la volonté de s'en tenir aux faits tangibles, qui interdit de prendre en compte les représentations. Cet interdit disparaît avec le tournant culturel pris par la discipline à partir des années 1970.

* Professeur émérite, Sorbonne-Université – Courriel : p.claval@wanadoo.fr

1. La place de la culture dans la géographie classique

La naissance de la géographie humaine se produit au moment où triomphe l'évolutionnisme et où Haeckel plaide pour la constitution d'une science du rapport des êtres vivants à l'environnement : l'écologie. La nouvelle géographie en porte la marque.

1.1. De Ratzel à Vidal de la Blache

L'*Anthropogeographie* [1882-1891] de Ratzel cherche en effet à répondre à l'une des grandes questions que pose l'évolutionnisme : le destin des groupes humains est-il commandé par le milieu où ils vivent ? La réponse à cette question implique l'analyse de l'évolution de l'humanité de la préhistoire à nos jours et à tous les niveaux de son développement. Ratzel se fait donc anthropologue. Il consacre à ce domaine les trois volumes de sa *Völkerkunde* [1885-1888]. Il y oppose deux niveaux de culture. Les *Naturvölker* – ceux que l'on appelait naguère des primitifs et que l'on qualifie aujourd'hui de peuples premiers – ne disposent que d'outillages si élémentaires qu'ils sont incapables d'échapper aux contraintes environnementales. A ce stade, les conduites humaines sont largement dictées par le milieu. L'usage de la raison se traduit par l'élargissement de l'arsenal de techniques matérielles et de techniques sociales que maîtrisent les peuples : ceux-ci se transforment en *Kulturvölker*.

Les préoccupations de Vidal de la Blache sont voisines : « *Ce qui [...] prévaut avec les progrès des civilisations, ce qui se développe, ce sont des modes de groupements sociaux originellement sortis de la collaboration de la nature et des hommes, mais de plus en plus émancipés de l'influence directe des milieux. L'homme s'est créé des genres de vie. A l'aide de matériaux et d'éléments pris dans la nature ambiante, il a réussi, non d'un seul coup, mais par une transmission héréditaire de procédés et d'inventions, à constituer quelque chose de méthodique qui assure son existence, et qui lui fait un milieu à son usage* » [Vidal de la Blache 1922, p. 115-116].

La géohistoire de très longue durée que pratique ainsi Vidal repose sur l'analyse de sociétés où tous participent à la production des nécessités vitales : les sociétés à genre de vie. Leurs membres apprennent à tirer parti de leur environnement en se dotant d'une "combinaison d'instruments" qu'ils inventent – en agissant rationnellement. En se structurant et en s'inscrivant dans le temps, le genre de vie se charge cependant d'inertie : « *par là s'introduit dans les groupements un nouveau principe de différenciation. Car le genre de vie, par la nourriture et les habitudes qu'il implique, est à son tour une cause qui modifie et pétrit l'être humain* » [Vidal de la Blache 1922, p. 116].

Cette première géographie culturelle retrace aussi, à travers Eduard Hahn, la domestication des animaux et des plantes. Elle reste, en revanche, floue sur la manière de procéder à l'analyse des genres de vie.

1.2. Otto Schlüter et Jean Brunhes

Ce sont les géographes de la génération suivante qui mettent en place les formes et les cadres de l'analyse culturelle.

Pour Otto Schlüter [1905], la géographie doit partir de ce que l'observation révèle à la surface de la terre. Le paysage est modelé à la fois par les forces naturelles et par l'action humaine. Le problème des rapports de l'homme et du milieu doit s'analyser concrètement, à travers l'analyse du *Kulturlandschaft*.

Jean Brunhes fait sienne cette analyse : *La Géographie humaine* [1910] est fondée sur l'étude des faits d'occupation du sol que l'action humaine imprime sur le paysage. Les plus fondamentaux sont motivés par les besoins vitaux des hommes – se nourrir, se loger, se déplacer – mais, ajoute Brunhes : « *en général, ils sont entourés ou complétés par une autre catégorie de faits, également visibles et tangibles, qui en constituent comme le cortège indispensable, et qui, même dans les manifestations les plus élémentaires, en sont, si l'on peut joindre ces deux mots, les accessoires obligés. [...] La maison ou la caverne habitée ne vont pas sans quelque ameublement et sans quelques ustensiles ; la route comporte des "accessoires", qui sont les moyens de transport, traineau qui glisse ou char qui roule [...]* » [Brunhes, 1947/1910, pp. 263-265].

Le niveau culturel est ainsi introduit. On le saisit en étudiant minutieusement les artefacts et les paysages que modèlent les porteurs de genres de vie. L'analyse de ceux-ci doit reposer sur l'analyse minutieuse de leurs budgets espace-temps, comme le montre l'étude qu'il consacre en 1906 au val d'Anniviers, en Suisse [Brunhes & Girardin 1906].

Sur ce point, la pensée de Brunhes se précise dans *La Géographie humaine de la France*, qu'il rédige en collaboration avec Pierre Deffontaines :

« *Le genre de vie est par excellence une combinaison de travaux... Notre classification sera fondée sur l'organisation des cycles de travaux agricoles selon leur rythme – d'après ce qu'on pourrait appeler "les travaux et les jours" de nos paysans* » [Brunhes 1947/1910, p. 272, reprenant un passage de Brunhes & Deffontaines 1926].

Avec Jean Brunhes, l'approche culturelle trouve ses points d'appui dans l'analyse des budgets espaces-temps propres aux genres de vie ("les travaux et les jours"), et dans celle du paysage.

1.3. Pierre Deffontaines et l'épanouissement de la géographie culturelle

La thèse que Pierre Deffontaines [1932] consacre aux pays de la Moyenne Garonne s'inscrit pleinement dans cette optique : elle porte sur "les hommes et leurs travaux" dans cette région française ; elle oppose les petits métiers et les modes de vie semi-nomades des pays au bois aux agricultures complexes des terreforts et du pays des serres, et aux productions artisanales des bourgs.

La collection "L'homme et..." [par ex., Deffontaines, *L'Homme et la forêt*, 1933] que lance Deffontaines chez Gallimard au début des années 1930 connaît un

grand succès. Elle fait une large place à “l'œuvre géographique, c'est-à-dire visuelle, paysagique, des hommes”. Son champ est, cependant, potentiellement plus large. Deffontaines ajoute en effet que cette œuvre “ne s'est pas bornée à cet aménagement matériel du globe” [Deffontaines 1948, p. 7]. Il précise :

« Il reste un large résidu dans les paysages inscrits par les hommes à la surface du globe, résidu qui ne s'explique pas par les adaptations au milieu physique : l'homme a apporté un nouvel élément étonnamment puissant : la pensée, et c'est en cela qu'il constitue la dernière vague de la création, le front avancé des êtres. Le plus grand événement de l'histoire géographique de la Terre, ce n'est pas tel plissement de montagne [...], c'est l'apparition avec l'homme d'une sorte de sphère spéciale, [...] que Pierre Teilhard de Chardin a appelé la “noosphère” » [Deffontaines 1948, p. 8].

Deffontaines aborde cette sphère dans sa *Géographie des religions*, mais la conception positive de la discipline qu'il a héritée de Jean Brunhes et qui est alors largement partagée, lui impose de sévères contraintes :

« Le géographe est amené à conserver, à l'égard des faits religieux une attitude de pur observateur, ne cherchant pas à étudier le fondement, l'origine ou l'évolution du système religieux et la valeur respective de ceux-ci. Il se borne à noter les répercussions géographiques des faits de religions sur le paysage ; il réduit ainsi le point de vue religieux à des éléments extérieurs et physiologiques, laissant délibérément de côté le domaine majeur de la vie intérieure » [Deffontaines 1948, pp. 17-18].

La géographie culturelle classique est ainsi bridée à la fois par l'attention privilégiée qu'elle porte aux sociétés à genre de vie et par le refus de prendre en compte les représentations.

Cela ne l'empêche pas de connaître de beaux développements des années 1930 aux années 1960.

1.4. Pierre Gourou

Passionné par les pages que Vidal de la Blache a consacrées, durant la Première Guerre mondiale, aux grandes accumulations humaines de l'Extrême-Orient, Pierre Gourou part enseigner en Indochine où il prépare une thèse sur *Les Paysans du delta tonkinois* [1936].

Comme dans tous les deltas de l'Extrême-Orient, la terre y est féconde dès lors que les eaux y sont contrôlées. Les moyens techniques dont disposent les paysans vietnamiens pour mener cette tâche sont fort ingénieux, mais reposent pour l'essentiel sur leur labeur. L'efficacité des procédés qu'ils emploient ne tient pas à la puissance qu'ils mobilisent, mais à la coordination des actions qu'ils mènent.

À l'inventaire des techniques matérielles des sociétés rurales à laquelle procèdent systématiquement les géographes de l'entre-deux-guerres pour définir les genres de vie, Pierre Gourou ajoute donc celui de leurs techniques

sociales : il enrichit ainsi considérablement l'approche culturelle.

L'agriculture itinérante sur brûlis constitue le mode le plus répandu de mise en valeur du monde tropical. Les longues rotations qui y sont mises en œuvre pour rendre aux terres leur fertilité limitent les volumes alimentaires produits. A la différence de ce qui se passe dans les deltas d'Extrême-Orient, l'entretien d'un encadrement important et efficace y est difficile [Gourou 1947].

Cette conception de la culture élargie aux techniques sociales permet à Gourou d'expliquer les spécificités de l'Extrême-Orient, de l'Afrique subsaharienne comme de l'ensemble du monde tropical. Il en donne un exposé systématique à la fin de sa carrière, dans *Pour une Géographie humaine* [Gourou 1973]. C'est elle qui le conduit à insister sur le rôle des civilisations.

1.5. Xavier de Planhol

Les recherches de Xavier de Planhol portent au départ sur les paysages agraires, comme c'est le cas de nombre de travaux menés en France depuis les ouvrages pionniers de Marc Bloch [1931] et de Roger Dion [1934]. Ses recherches portent sur l'Anatolie [de Planhol 1958] où il a la chance d'observer la mise en place d'*openfields* au moment où se sédentarisent des nomades ou des semi-nomades : cela invalide l'interprétation ethnique de leur origine qu'avait proposée Meitzen en 1895. La contribution de Xavier de Planhol est ainsi, dès le départ, largement critique : derrière des modes d'organisation qui paraissent simples, il faut savoir lire le jeu complexe des impératifs écologiques que les hommes ont appris à respecter, des intérêts économiques, des structures sociales, des pouvoirs locaux et nationaux. La culture ne se lit pas à livre ouvert dans les paysages humanisés, même si elle joue un rôle important dans leur genèse. *La Conférence permanente sur l'histoire des paysages ruraux européens*, qu'il lance en ce domaine en 1957, continue, soixante ans après sa création, à inspirer, dans cette ligne, des travaux originaux.

L'essentiel de l'œuvre de de Planhol porte sur le monde musulman et sur le nomadisme. Quel est le poids de la religion dans la géographie des aires qu'il analyse ? Grand, mais, en un sens, indirect [de Planhol 1957, 1968]. La hiérarchisation des genres de vie y “ressortit beaucoup moins à l'essence même de la foi qu'à une pratique culturelle et sociale qui lui est liée. [...] L'Islam n'est pas seulement une religion. Il implique une certaine conception très astreignante de la vie en société” [de Planhol 2000, p. 467]. Le croyant doit se purifier et prier cinq fois par jour. La prière du vendredi est d'autant plus sanctifiante et valorisée qu'elle est faite en commun dans la grande mosquée. C'est en ville qu'il est le plus aisé de remplir ces obligations. La dispersion rend leur accomplissement plus difficile dans le monde rural, chez les nomades ou chez les marins.

Cette approche nuancée et critique est particulièrement féconde pour rendre compte de la ville musulmane.

Celle-ci se caractérise à la fois (i) par les murs sans fenêtres qui enserrent ses rues, (ii) par l'absence de places publiques (si l'on fait exception de la cour de la Grande Mosquée), (iii) par le regroupement des activités commerciales dans les artères spécialisées des souks (iv) et par la position généralement centrale de la Grande Mosquée et des souks au sein de l'espace urbain. Attribuer tous ces traits à l'Islam est une facilité. Le lien qui les lie à la religion n'est pas le même dans tous ces cas, et le rôle de la religion est plus souvent indirect que direct. (i) Les murs sans fenêtres ? Ils sont liés à la conception de la vie familiale et du rôle de la femme que partagent les fidèles, mais ses racines sont antérieures au Coran. (ii) L'absence de place publique ? Elle résulte de la situation longtemps minoritaire des musulmans dans les villes qu'ils venaient de conquérir : par souci de sécurité, elle les conduisait à limiter les espaces où pouvait se déployer une foule au seul endroit où se rencontraient les musulmans : la cour de la mosquée du vendredi. (iii) Le regroupement des commerces dans des souks ? C'est la résultante d'un mode particulier de gestion municipale : le pouvoir politique délègue à une corporation artisanale ou commerçante l'organisation et la police de l'espace où elle écoule ses produits – problème juridique dont la solution n'est pas spécifiquement musulmane. (iv) La centralité des localisations de la mosquée et des souks, et leur proximité fréquente ? Elle résulte de la recherche d'une localisation optimale qui conduit au même choix les corporations commerciales et les autorités religieuses.

C'est dans l'analyse qu'il propose de traits "culturels" singuliers, la distribution des chiens de berger, par exemple, l'élevage de la chèvre angora [de Planhol 1978], ou le commerce de la glace [de Planhol 1995], qu'excelle de Planhol. Ses démonstrations sont, dans chaque cas, d'une rigueur irréprochable et liées à une combinaison d'éléments si complexes qu'une démarche standard serait incapable de les éclairer.

1.6. La synthèse braudélienne

Un éventail d'approches a été mis au point, entre les années 1880 et 1960, pour prendre en compte la dimension culturelle des distributions humaines, celle plus particulièrement des sociétés à genres de vie. La synthèse en est dressée par le plus géographe des historiens, Fernand Braudel.

Sa thèse [Braudel 1949] et les multiples travaux qu'il mène par la suite sur le monde méditerranéen font vivre, de manière impressionniste et à travers mille exemples, les sociétés originales qui tirent parti de ces milieux : les peuples de marins des *rivieras*, les arboriculteurs des collines, les céréaliculteurs des grands plateaux secs, les éleveurs transhumants des montagnes. Le tableau est plus chatoyant que celui que proposait, une génération plus tôt, Vidal de la Blache, mais c'est la même réalité qu'il saisit : celle de sociétés à genres de vie, même si le terme n'est pas systématiquement employé.

Braudel va alors un pas plus loin que ses prédécesseurs. On ne comprend pas le monde méditerranéen si l'on ignore la place qu'y tient la vie de relation. Dans *La Méditerranée. L'Espace et l'Histoire* [1977-1978, rééd., 1985], Braudel écrit : « *La Méditerranée, ce sont des routes de mer et de terre, autant dire des villes, les modestes, les moyennes et les plus grandes se tenant toutes par la main. Des routes, encore des routes, c'est-à-dire tout un système de circulation. [...] C'est par ce système que s'achève à nos yeux la compréhension de la Méditerranée, laquelle est, dans toute la force du terme, un espace-mouvement. A ce que l'espace proche, ou terrestre ou marin, lui apporte et qui est à la base de sa vie quotidienne, le mouvement ajoute ses dons. Se précipite-t-il, les dons se multiplient, se manifestent en conséquences visibles* » [op. cit., p. 76-77 de la réédition de 1985].

A partir d'un certain seuil, la vie de relation conduit en effet à l'émergence de quelque chose de fondamentalement nouveau : la *civilisation*. Cultures et civilisations ont en commun d'être des espaces, mais de dimensions différentes, à l'échelle du quotidien pour les premières, à celle de la circulation animée par des réseaux de villes et de routes pour les secondes.

Les civilisations émanent de sociétés complexes et d'économies qui impliquent une forte division des tâches : les moyens pour la faire vivre résultent de l'échange. Il s'y ajoute un élément essentiel : « *Toute civilisation tire ses éclairages essentiels de la "vision du monde" qu'elle adopte* » [Braudel 1985, p. 47].

Braudel fait ainsi ce que les géographes n'ont pas osé : il introduit le jeu des représentations dans son analyse et élargit du coup sa signification :

« *A chaque époque, une mentalité collective dominante anime, pénètre la masse entière de la société. Cette mentalité qui dicte les attitudes, oriente les choix, enracine les préjugés, incline les mouvements de la société, est éminemment fait de civilisation. Beaucoup plus encore que des accidents ou des circonstances historiques d'une époque, elle est le fruit d'héritages lointains, de croyances, de peurs, d'inquiétudes anciennes souvent presque inconscientes, au vrai le fruit d'une immense contamination dont les germes sont perdus dans le passé et transmis à travers des générations et des générations d'hommes* » [Braudel 1985, p. 54].

C'est cette inertie qui fait des civilisations les acteurs principaux de l'histoire et qui invitent, comme le fait Braudel, à faire de leur étude un des objets essentiels d'une géographie comprise au sens le plus large.

La place tenue par la culture dans la géographie classique en France (comme nous venons de le montrer) et ailleurs (ce que nous n'avons pas le temps d'exposer) est donc considérable et aboutit, chez Gourou et surtout Braudel, à une réflexion fondamentale sur ce qu'est la civilisation et sur le rôle qu'elle tient dans l'évolution du monde et sa structuration géographique.

2. Le tournant culturel et les mutations de la géographie

Pour dresser en quelques minutes un bilan du rôle que tient la culture dans la géographie d'après 1970, celle du tournant culturel, j'aurais pu analyser le rôle de précurseurs, comme Eric Dardel [1952], celui de la première vague, celle des années 1970, avec Armand Frémont [1976], Joël Bonnemaïson [2001] ou Augustin Berque [1995, 2000] et celui des vagues suivantes, mais la liste se serait indéfiniment allongée. J'ai choisi de mettre l'accent sur les changements intervenus [références dans Claval, à paraître 2020].

2.1. Élargir le champ d'application de l'approche culturelle

Le souci d'appréhender dans son ensemble le destin de l'humanité avait conduit les premiers géographes à s'intéresser aux humanités où la division du travail était encore peu poussée et conduisait la grande majorité des populations à participer aux tâches productives – à pratiquer le même genre de vie. Les sociétés du monde moderne sont beaucoup plus complexes.

On ne disposait pas de démarches qui permettent d'y développer l'approche culturelle : les données que l'on recueillait portaient sur des comportements collectifs, alors qu'il fallait partir des conduites individuelles.

Torsten Hägerstrand propose une solution en 1970 : suivre les itinéraires décrits par tous les individus dans le volume dont la base est l'espace étudié et la hauteur le temps écoulé : c'est la base de ce que l'on désigne en anglais comme la *Time Geography*. Dans les *Principes de géographie sociale*, je propose, en 1973, une démarche analogue : partir des budgets espace-temps de chaque individu [Claval 1973].

Le souci de rigueur avait d'autre part conduit les géographes à ne pas s'attacher aux représentations. Ce second frein disparaît aux alentours de 1970, à la faveur, en particulier, de l'intérêt nouveau pour les cartes mentales.

2.2. Mieux comprendre la culture, sa genèse, ses modalités et ses manifestations

Le refus de prendre en compte le rôle des représentations avait découragé les réflexions sur ce que constitue vraiment la culture. Cet obstacle ayant disparu, les pistes se multiplient et les recherches s'approfondissent.

1 – S'intéresser au rôle que tient la culture dans les comportements des hommes, c'est prendre en compte tout ce qui, chez eux, n'est pas inné [Tylor 1871].

2 – Cela met en évidence les processus qui transforment les hommes en êtres sociaux. On suit l'éveil du bébé, ses premiers sourires, ses premiers gestes, ses premiers pas, ses premiers mots. On le voit se socialiser, explorer le monde qui l'entoure, apprendre les milieux qui le composent, les gens qui le peuplent, ce que l'on peut en attendre et comment se comporter avec eux. C'est aborder le

social sous un angle différent de celui, socio-économique, qui prédominait jusqu'alors.

3 – L'oralité, l'écrit et les médias modernes ne façonnent pas les hommes et les cultures dont ils sont porteurs de la même manière. Dans les sociétés de l'oralité, la transmission des attitudes, des savoir-faire et des connaissances se fait facilement, mais reste locale. Dans les sociétés de l'écrit, les connaissances voyagent au loin. En assurant la diffusion des images et du son, les médias modernes élargissent la diffusion des attitudes et des savoir-faire.

4 – Ce qui est transmis par observation et imitation doit être pris en compte : la culture incluant des composantes non verbalisées ou non représentationnelles : une bonne partie s'en transmet sans discours, par la vue et par le geste. Elle était injustement négligée.

5 – Les mémoires humaines et matérielles qui emmagasinent les éléments de cultures sont complémentaires et différentes. Comme la mémoire humaine s'efface avec la mort, les sociétés d'oralité ont recours, par exemple, à des aèdes pour freiner l'usure du temps : leurs chants passent de l'un à l'autre et se transmettent sur des siècles – mais en se modifiant et sans empêcher la durée floue de l'immémorial d'être toujours proche. L'écrit facilite l'accumulation des expériences et des savoirs, mais les fige aussi.

Les sociétés historiques combinaient les cultures à base orale de leurs couches inférieures et celles leurs élites, qui faisaient une part importante à l'écrit. A cette dualité s'est substituée, dans le monde contemporain, celle des cultures de masse et des cultures savantes.

6 – L'attention qu'accordaient les travaux antérieurs aux artefacts, à l'environnement matériel et au paysage doit être maintenue, mais la perspective retenue pour les analyser doit être élargie : on n'envisageait les objets et les lieux que dans l'optique des usages qu'ils pouvaient avoir. On s'attache aujourd'hui à la façon dont ils sont conçus, perçus et vécus. Le paysage n'est plus fait seulement de champs que l'on apprécie pour les récoltes qu'ils portent, de prés qui le sont pour les troupeaux qu'ils nourrissent et de forêts dont on tire le bois pour se chauffer et les poutres pour la construction. Il attire pour sa beauté, son agrément ou les vues sublimes qu'il offre. On l'aime pour les promenades que l'on y fait et pour les lieux qui y invitent au repos. Il est devenu espace de consommation plus que facteur de production. Il importe de prendre en compte le regard que portent sur lui ceux pour lesquels il se transforme en objet de désir.

7 – Les représentations territoriales auxquelles donne lieu l'espace méritent l'attention du chercheur. Le lieu occupe une place singulière dans la pensée géographique : c'est la plus petite unité spatiale reconnue. C'est un point, mais un point qui déborde de lui-même parce qu'il fait partie de l'espace social, parce qu'il est habité ou visité, parce qu'on peut s'y promener, bavarder, rencontrer des amis, lézarder au soleil, travailler, rire, pleurer, mourir... Il a, du coup, une certaine extension, même si celle-ci est réduite – c'est, si l'on peut

dire, un point extensible, mais dont personne ne cherche à dire jusqu'où il s'étale.

La géographie classique le définissait par ses spécificités (Chamonix et "son Mont-Blanc") ; la Nouvelle Géographie s'intéressait à sa plus ou moins grande centralité. L'approche culturelle s'attache à la perception que l'on en a, à son image et à la visibilité qu'il assure à ceux qui l'habitent ou le fréquentent.

Les géographes revendiquaient le privilège de délimiter des régions homogènes ou polarisées en fonction de critères scientifiquement établis. Ils s'attachent aujourd'hui aux découpages qu'opèrent les gens et aux territoires auxquels ils s'identifient. L'État-nation a cessé d'être le modèle unique de conceptualisation de l'espace politique.

8 – Le biais économiste de beaucoup de travaux de la géographie d'hier avait conduit à réduire la nature à un ensemble de ressources que l'homme pouvait exploiter sans états d'âme. Avec le tournant culturel, elle est appréhendée comme un milieu indispensable à l'équilibre des hommes : une prise de conscience a lieu qui place le maintien des équilibres écologiques au centre des préoccupations humaines.

2.3. La prise en compte des imaginaires

La culture dote les individus d'imaginaires qui combinent ce qu'apportent les sens et ce que crée l'imagination. Ces imaginaires orientent l'action et jouent ainsi un rôle décisif dans nombre de domaines : comment expliquer sans eux ce qui fait qu'à prix voisins, un quartier attire une population d'artistes et d'intellectuels et un autre, des cadres du commerce et de l'industrie ? Comment expliquer les engouements qui façonnent les flux touristiques et entraînent des fluctuations dans leur fréquentation ?

En forgeant des ailleurs au-delà ou en-deçà du réel, la fabrique des imaginaires va plus loin : elle fait naître des mondes plus parfaits et plus désirables que celui où nous vivons : les hommes y lisent ce qui doit être. La culture superpose ainsi un ordre normatif à celui du réel. Cela la dote d'une structure.

Les catégories normatives utilisées pour structurer la société ne sont donc pas inscrites dans la nature ; elles proviennent des imaginaires collectifs. C'est dans l'étude du genre que cette mutation des perspectives a les effets les plus spectaculaires.

2.4. Dynamiques culturelles et vie sociale

La culture apparaît comme la matrice des réactions et des comportements des individus. Elle les rend conscients de ce qu'ils sont ; elle les dote d'une identité (ou d'identités). Elle offre à chacun un champ où s'illustrer. Comme l'a souligné Pierre Bourdieu, la recherche de la *distinction* est au cœur des

processus sociaux : on la gagne en répondant mieux que les autres aux attentes collectives – ou en rompant avec les normes proposées [Bourdieu 1979].

La culture nourrit donc une forme de compétition sociale – la quête du statut – que la géographie a longtemps négligée ou ne prenait en compte que dans le monde traditionnel. Elle joue un rôle essentiel dans les sociétés modernes où l'on dépense pour prouver sa réussite et pour gagner en visibilité.

Les dynamiques de compétition qu'introduit ainsi la culture ont des effets plus larges encore : elles sont à l'origine des processus de civilisation – ou d'éclatement et de déclin – qui affectent des sociétés entières.

2.5. Une refonte des branches traditionnelles de la discipline

L'approche culturelle conduit à repenser les différentes facettes de la discipline.

Les fondements de l'approche *économique* changent : (i) les comportements humains ne sont pas toujours rationnels, (ii) la circulation des biens peut prendre la forme du don, de la redistribution ou du marché, (iii) l'espace est tout autant un bien de consommation qu'un facteur de production et (iv) la connaissance est au cœur de l'économie contemporaine.

La prise en compte du *politique* ne se limite plus au cas de l'Etat westphalien. (i) Le pouvoir revêt plusieurs formes et est souvent multipolaire, ce que traduit l'accent mis aujourd'hui sur la gouvernance. (ii) Le recours légitime à la violence n'est qu'une des bases du pouvoir : l'autorité consentie et reconnue joue un rôle essentiel en limitant les coûts de surveillance et de maintien de l'ordre. (iii) L'autorité repose sur la manière dont l'opinion publique juge ceux qui gouvernent. Le problème est de comprendre comment elle se bâtit dans des sociétés étendues : depuis le XVIII^e siècle, l'*establishment intellectuel* exerçait un tri et un certain contrôle dans l'expression des jugements publics et permettait ainsi le fonctionnement de systèmes représentatifs. La révolution contemporaine de la communication prive l'*establishment* du rôle qu'il jouait, déchaîne les populismes, court-circuite les systèmes représentatifs et tend à imposer des formes directes de démocratie – qui se transforment souvent en démocraties.

L'approche *sociale* doit être également revue : l'analyse en termes de classes ne suffit pas. La vie sociale n'est pas seulement dictée par le jeu des intérêts économiques et leur expression politique : elle l'est également par les sentiments d'identité, le besoin de reconnaissance et la recherche de la distinction.

Le monde n'apparaît plus comme bâti sur l'opposition (et la complémentarité) des villes et des campagnes. On y voit plutôt un continuum qui part des tissus urbains bien structurés passe par des zones suburbaines, des zones rurales, des espaces agricoles et va jusqu'aux espaces naturels ou qui retournent à la nature – et souvent, à certaines formes de loisir. Des coupures

apparaissent entre villes globales et métropoles d'une part et les autres villes de l'autre, et entre zones suburbaines et rurales d'une part, et rural profond et espaces 'naturels' de l'autre. Toutes les populations participent à une certaine urbanisation sociologique, mais elles sont traversées de nouvelles fractures.

L'urbanisme ne vise plus seulement à rendre les villes compétitives dans un monde globalisé. Il met l'accent sur l'habiter et part de l'individu ou des communautés de base : les équipements doivent rendre leur vie plus facile. Le souci écologique impose de plus en plus de restreindre l'empreinte carbone des espaces agglomérés et d'y combattre les pollutions.

Le tourisme tire parti de l'attention nouvelle portée aux espaces de consommation et aux imaginaires.

Conclusion

L'approche culturelle, tient, depuis la naissance de la géographie humaine un rôle important dans la discipline. Dans sa phase classique, elle rendait le géographe sensible aux techniques que les hommes mettaient en œuvre pour s'entourer d'artefacts, se vêtir, se construire des habitations et tirer de l'environnement de quoi se nourrir : elle expliquait l'attention, alors toute nouvelle, portée au monde rural et aux paysages agraires ; elle soulignait la diversité culturelle du monde. Elle faisait comprendre le rôle que tiennent les civilisations dans l'évolution de l'humanité et dans l'organisation de l'espace mondial.

Le tournant culturel modifie les points de vue. Il permet d'aller beaucoup plus profond dans la compréhension des cultures. Il prend en compte le jeu des imaginaires, celui de l'imaginaire instituant en particulier, qui dote les hommes de repères normatifs et oppose au monde naturel celui qu'ils créent. Il montre le rôle que joue la culture dans la quête de distinction, un des moteurs essentiels de toute vie sociale.

Le tournant culturel se révèle particulièrement fécond pour expliquer les évolutions du monde contemporain : (i) il souligne la place qu'y tient la communication et l'économie de la connaissance ; (ii) il montre comment villes globales, cités-Etats et paradis fiscaux concurrencent et affaiblissent l'Etat westphalien ; (iii) il attire l'attention sur les problèmes d'identité et la quête de statut et de visibilité.

Éléments de bibliographie

- BERQUE, A. (1995) – *Les Raisons du paysage. De la Chine antique aux environnements de synthèse*, Paris, Hazan, 190 p.
- BERQUE, A. (2000) – *Ecumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin, 261 p.

- BLOCH, M., (1931) – *Les Caractères originaux de l'histoire rurale française*, Oslo, Institut pour l'Etude comparée des civilisations ; rééd. présentée par Pierre Toubert, Paris, A. Colin, 1988, 316 p.
- BONNEMAISON, J. (2001) – *La Géographie culturelle*, Paris, CTHS, 152 p.
- BOURDIEU, P. (1979) – *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Ed. de Minuit, VII-670 p.
- BRAUDEL, F. (1949) – *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, A. Colin, 1160 p.
- BRAUDEL, F. (1967-1979) – *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV^e-XVIII^e siècles*, Paris, A. Colin, 3 vol.
- BRAUDEL, F. (dir.) (1977-1978) – *La Méditerranée*, t. 1, *L'Espace et l'Histoire* ; t. 2, *Les Hommes et l'héritage*, Paris, Arts et Métiers Graphiques, 2 vol.
- BRAUDEL, F. (1987) – *Grammaire des civilisations*, Paris, Flammarion, 625 p. ; 1^{ère} éd., S. Baille, F. Braudel, P. Robert (1966) – *Le Monde actuel. Histoire et civilisations*, Paris, Belin.
- BRUNHES, J. (1910) – *La Géographie humaine. Essai de classification positive*, Paris, Félix Alcan. Réédition 1947, XVI-363 p.
- BRUNHES, J. & GIRARDIN, P. (1906) – « Les groupes d'habitation du val d'Anniviers comme type d'établissements humains », *Annales de Géographie*, vol. 15, n° 82, p. 329-352, https://www.persee.fr/doc/geo_0003-4010_1906_num_15_82_5203
- BRUNHES, J. & DEFFONTAINES, P. (1920-1926) – *Géographie de la France*, Paris, Société de l'Histoire nationale, 2 vol.
- CASTORIADIS, C. (1975) – *L'Institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 538 p.
- CLAVAL, P. (1973) – *Principes de géographie sociale*, Paris, Ed. Techniques et Genin, 351 p.
- CLAVAL, P. (à paraître) – *L'Approche culturelle en géographie*, Vayrac, Tertium-Editions.
- DARDEL, E. (1952/2014) – *L'Homme et la terre*, Paris, PUF. Repris aux p. 245-247 de E. Dardel, *Ecrits d'un monde entier*, Genève, Ed. Héros-limite, 2014.
- DE PLANHOL, X. (1957) – *Le Monde islamique. Essai de géographie religieuse*, Paris, PUF, 146 p.
- DE PLANHOL, X. (1958) – *De la Plaine pisidienne aux lacs pamphiliens: nomadisme et vie paysanne*, Paris, Maisonneuve, 495 p.
- DE PLANHOL, X. (1968) – *Les Fondements géographiques de l'histoire de l'Islam*, Paris, Flammarion, 442 p.
- DE PLANHOL, X. (1978) – « Rayonnement urbain et sélection animale : une solution nouvelle au problème de la chèvre d'Angora », *Bulletin de la section de Géographie, Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, LXXXII (1975-1977)*, pp. 179-196.
- DE PLANHOL, X. (1995) – *L'Eau de neige. Le tiède et le frais*, Paris, Fayard, 454 p.
- DE PLANHOL, X. (2000) – *L'Islam et la mer. La mosquée et le matelot*, Paris, Lib. Acad. Perrin, 658 p.
- DEFFONTAINES, P. (1932) – *Les Hommes et leurs travaux dans les pays de la Moyenne-Garonne (Agenais, Bas-Quercy)*, Lille, SILIC, Facultés catholiques, XXXIII-446 p.
- DEFFONTAINES, P. (1933) – *L'Homme et la forêt*, Paris, Gallimard, 188 p.
- DEFFONTAINES, P. (1948) – *Géographie et religions*, Paris, Gallimard, 439 p.
- DION, R. (1934) – *Essai sur la formation du paysage rural français*, Tours, Arrault, 162 p.
- FRÉMONT, A. (1976) – *La Région, espace vécu*, Paris, PUF.
- GOUROU, P. (1936) – *Les Paysans du delta tonkinois. Etude de géographie humaine*, Paris, Editions d'Art et d'Histoire, 666 p.

- GOUROU, P. (1947) – *Les Pays tropicaux. Principes d'une géographie humaine et économique*, Paris, PUF., VIII-196 p.
- GOUROU, P., (1973) – *Pour une Géographie humaine*, Paris, Flammarion, 388 p.
- HABERMAS, J. (1978) – *L'Espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot, 332 p. ; éd. or., 1962.
- HÄGERSTRAND, T. (1970) – « What about People in Regional Science ? », *Papers of the Regional Science Association*, vol. 24, pp. 7-21.
- RATZEL, F., (1882-1891) – *Anthropogeographie*, Stuttgart, Engleborn, 2 vol.
- RATZEL, F., (1885-1888) – *Völkerkunde. Vol 1 et 2, Die Naturvölker ; vol. 3, Die Kulturvölker*, Leipzig, Bibliographisch Institut.
- SCHLÜTER, O. (1905) – *Die Ziele der Geographie des Menschen*, Munich et Berlin, Oldenburg.
- TYLOR, E. B. (1871) – *Primitive Culture*, Londres, Murray.
- VIDAL DE LA BLACHE, P. (1922) – *Principes de géographie humaine*, Paris, A. Colin, 327 p.